

Introduction

La casuistique africaine, ou de l'impossibilité de rire dans les ténèbres.

« Ne souhaite pas en savoir plus,
tiens-toi plutôt dans la crainte ! »
Saul, *Lettre aux Romains*.

Ce serait outrecuidance, et pourquoi pas pure folie, que de penser en Afrique, ou que de penser l'Afrique. Parce que l'inscription du penseur dans le contexte colonial se construirait sur le mode de la « dépossession », concept englobant aussi bien dans le temps, l'espace et le degré d'abstraction, toutes les origines faussement discriminantes, visibles ou pas, rejetées alors pour la vacuité de leurs apparences. Elle ne pourrait alors nécessairement, dans ce qui deviendrait de fait une logique, que naviguer au sein d'un cadre central dominant, producteur d'une réplique périphérique dominée, elle-même instantanément productrice des mêmes discriminations en son sein. Cette domination passerait par le culte du penseur, de la pensée, de la philosophie ou du texte en eux-mêmes, si possible sanctifiés par la majuscule, dans un univers occidentalisé globalisé, et hostile à tout décentrement en dehors de ceux

qu'il exporte, aux frais des dominés abasourdis et aveuglés de tant d'audace et de mauvaise foi. Ce monde n'est ni noir ni blanc, — et l'on peut s'interroger sur l'aspect rassurant de cette opposition simpliste dont la relativisation imparfaite marque ainsi la fin prolongée d'une époque —, il est organisé pour favoriser des « singeries » savantes, à la fois dans la servilité de leur contenu et dans l'acceptation d'un rapport de force déguisé en universalité. On devrait alors se demander si le présupposé d'une pensée dominée ne sous-entendrait pas celle d'une pensée libre, tout aussi problématique dans le contexte de l'utilitarisme mercantile mondialisé depuis des siècles.

Les désirs de penser ou d'écrire dans ce cadre ne parleraient-ils pas alors uniquement d'eux-mêmes, à l'exclusion de tout contenu ou de toute relation originale, dans leur refus de considérer leur situation de vaincus définitifs, rendus incapables par l'histoire ou par leurs faiblesses personnelles, de reconstruire ou de réparer quoi que ce soit du chaos colonial ? Ainsi ni la négritude et son abstraction de la réalité sociale, ni les théories de la renaissance noire fondée sur une « égyptomanie » archéologique — c'est-à-dire en fait le débat fratricide entre unionisme atemporel senghorien et séparatisme historique diopien —, ne donnent de perspectives de sortie d'une situation acceptant de jouer avec des dés pipés. Supporter des identités trop lourdes, à la fois piégées et piégeantes, selon la règle d'airain de l'aliénation camouflée en philanthropie assimilationniste, c'est refuser de rompre des liens établis par la violence dans une stupeur généralisée, elle-même déguisée en « rencontre de civilisations », alors que l'on sait depuis le départ, avec Montaigne et ses tableaux de la barbarie blanche, que philosopher, ce serait sortir de cette agression permanente, pour tenter de retrouver le sens de l'étonnement qui faisait auparavant avancer le savoir. N'ayant apparemment pas réussi

jusqu'à récemment à se défaire de son fardeau colonial, le monde de la pensée globalisée ne pourrait être nié qu'à condition de se débarrasser de ce statut de penseur désincarné, avec son corps de connaissances sans chair, sans lieu ni date, avec sa philosophie « naturellement » occidentale, et qui d'ailleurs prouve sa validité par l'extension irrésistible à travers le globe de ses valeurs internationalisées.

« Décoloniser les esprits » passerait alors par une rupture franche avec les instances opprimantes, par le rejet de cet humanisme formel qui exige une posture angélique de la part du prétendant au banquet philosophique. Pour acquérir une véritable indépendance d'esprit, il faut prendre conscience que l'éclatement subi de la cartographie des pensées pour mieux les gouverner n'est plus gérable par une simple « présence » des périphériques dans les centres, comme le lumignon au fond de son église. La tendance-même à recréer des périphéries autour des nouveaux centres entraînant les mêmes conséquences de subordination dé-réalisante, c'est la pensée elle-même qu'il faudrait quitter, avec son pré-supposé cartésien, contemporain de l'extension impériale française, d'un doute systématique réduisant le sujet à un pur et simple « Je » pensant en dehors de tout contexte historique, social ou idéologique. Cette mathématisation des rapports sociaux plaisait d'ailleurs beaucoup au philosophe du *Léviathan* en exil, qui reprochait cependant à Descartes la concession faite à la transsubstantiation : à quoi bon s'embarrasser du divin, inaccessible dans la théorie de la Grâce réformée, autant se concentrer pragmatiquement sur le réalisme du rapport de force. Beaucoup reprocheront à Hobbes ce cynisme intégral, dans la veine d'un Platon ou d'un Machiavel, capable d'amener des esprits moins fortifiés que le sien à désespérer du monde et de la légitimité d'un pouvoir difficile à maintenir sans l'assentiment

des populations, obtenu grâce à ce que l'on étiquettera plus tard comme les opiums du peuple.

Après l'appel contrit de Sartre à ne pas désespérer Billancourt¹, sans doute par des politiques néo-conservatrices décomplexées, les penseurs africains pouvaient-ils en déduire la nécessité de ne pas écœurer leurs propres prolétariats, dans la mesure où les concepts et les réalités que ceux-ci tentent de décrire dans le contexte des révolutions industrielles septentrionales ont du mal à correspondre au désordre maintenu par le capitalisme sauvage dans les Sud de ses nouvelles colonies « informelles ». Si l'ethno-philosophie, au nom d'essences irréductibles, ou l'anthropologie abstraite au nom d'une évolution commune, ne parviennent plus à penser un communautarisme diffus, c'est sans doute parce qu'ils sont souvent confondus trop rapidement, et fort peu naïvement, sous l'appellation unique de « conservatismes », voire de « nationalismes » blancs puis noirs, auxquels on concède les nuances de la diversité pour mieux en condamner l'alliance opportuniste, contre un « système » qui, quant à lui, ne dit plus son nom, à l'abri de son démocratismes hypocrite. À partir des années 1990, c'est la même nostalgie des oppositions simples, gauche/droite, noir/blanc, colonisateur/colonisé, dominant/dominé qui va s'installer face à la grande confusion entretenue par un mercantilisme opposé à toute spéculation autre que financière, mais dépendant alors à son tour d'intellectuels capables d'entretenir une apparence de pensée libérale simplifiant et inversant toutes les valeurs élaborées par des millénaires de sagesse continentales réellement diverses.

Confondre par exemple *postcolonialisme* et *décolonisation* confine à la quadrature du cercle, le premier terme postulant que le colonialisme est passé, ce qui est apparemment faux,

1. 1955, apocryphe.

et le second qu'une nouvelle forme de néo-colonisation est en train d'être défaite, ce qui n'est pas plus vrai. Si le premier, en -isme, semble plus abstrait que le second, en -ation, ils possèdent tous les deux ce caractère de généralisation/réduction abusives dénoncées au premier chef par tous les grands « penseurs » du tiers-mondisme militant, et abusivement triomphaliste pour certains, c'est-à-dire par des inquisiteurs de la « déterritorialisation ». Que faire quand je ne suis plus chez moi dans ma propre maison, culture, contrée, pensée, etc. ? Beaucoup en cherchent une autre, perdant nécessairement dans cette translation. D'autres ne partent pas, attendant la fin des combats pour réinvestir des lieux dévastés, mais toujours présents même à l'état de trace, comme les fondations d'une Carthage que l'on peut détruire, mais pas dans toutes les mémoires. D'autres partent ou restent, mais peu leur chaut, puisque leur objectif est de reconstruire autre chose, plutôt que de déconstruire des mythes imposés par la logique dévastatrice, au masque amical ou hostile.

Ne pas être pensé par un Autre, qui vous culpabilise de vous penser différent, voilà la gageure, d'autant plus difficile à relever que l'Occident vous a formé dans ses chapelles universitaires, souvent laissées aux évangélismes de tous bords dans la sphère tropicale à sous-développer, et qui d'ailleurs ne demandait que rarement à ce que l'on se préoccupât pour elle de trancher des questions, elles aussi importées. Et ceux qui permettent cette invasion, en favorisant la porosité des systèmes mentaux natifs, sont aujourd'hui d'autant plus célébrés qu'ils furent souvent honnis aux temps de leurs prises d'initiatives subversives. Qui ne chantera pas les louanges d'un Tempels, excommunié pour avoir tenté d'acclimater le christianisme à une soi-disant pensée noire reconstituée, en fait traduite, par lui, alors qu'on lui demandait l'inverse ? Qui ne chantera

pas les louanges du très pragmatique jésuite Boulaga², qui se place opportunément dans la mouvance, pour ne pas dire sur la vague, anti-subjectiviste, au nom de tous ces objets que la colonie a faits des anciens vrais sujets noirs ? Qui ne célébrera pas le Mudimbé dénonçant à sa manière, ironique, le linceul que Sartre propose à Senghor en guise de manteau, avant de rabattre la « gnose » africaine authentique sur des textes éthiopiens au carrefour des sagesses indo-arabiques ?

Mais tous font comme Descartes : pour imposer dans un second temps leur Moi et son individualisme hétérodoxe, ils concèdent le principal, la soumission à une entité à la fois indépassable, inconnaissable et inquestionnable, une « substance » réduisant le sujet à un Rien métaphysique exigé par la colonialité triomphale, qui a parfois l'habileté ou l'hypocrisie de placer son origine et sa pureté dans un Muntu inconscient de sa puissance ontologique, et donc bienheureux sans le savoir d'avoir « rencontré » des exégètes à la mesure de sa naïveté. Parfois pas, dans les cas aberrants, mais jamais tout à fait éradiqués, d'un communautarisme racial séparé, c'est-à-dire hiérarchisé, sur base de ségrégation raciale impliquant des églises différentes, que l'on brûle aussitôt qu'elles prêchent une quelconque variante de la théologie de la Libération, souvent au nom de Droits de l'Homme associés ou confondus avec l'égalitarisme missionnaire.

Tout ceci dans un esprit de religiosité difficilement séparable en Afrique, — autre cliché ? —, de l'évidence commune, comme cette sagesse collective que l'on ne peut confondre avec l'individualisme libéral, adossé à de grands systèmes ayant toute l'apparence de l'Universel, hégélien, kantien, marxiste ou situationniste, tous avec leurs post —, leurs néo —, ou leurs

2. Voir Fabien Eboussi Boulaga, *La démocratie de transit au Cameroun*, L'Harmattan, Paris, 1997.

anti —, qui laissent le pseudo-citoyen contemporain dans une indécision affolante, finalement perméable à la renaissance des obscurantismes les plus « médiévaux ». C'est le prix à payer pour passer à la trappe la seule véritable évolution de la Renaissance : la séparation, souvent tragique, d'un esprit de connaissance relatif, loin de l'approfondissement de la foi orthodoxe. À partir du moment où l'écart se creuse entre ce que l'on sait et ce que l'on croit, les guerres de religion doivent aussi se livrer avec les savants qui développent des langages pour leurs savoirs non seulement neufs, mais entièrement dédiés à contredire les mystères de la foi, passant très vite officiellement du statut de mythes à celui de récits mystificateurs. Penser dans ce cadre, c'est accepter de mourir pour des évidences, sacrifices que peu de penseurs africains ont entrepris, mis à part quelques leaders accusés, par leurs confrères alignés, de matérialisme vulgaire, ou pire, tâchant de paraître les messies modernes de leurs nations ressuscitées.

Penser ainsi, c'est accepter de ne plus penser en langue impériale, du gréco-latin pour agrégés au globish pour traders internationaux, c'est accepter de ne plus (se) réfléchir en opposant véhiculaire/vernaculaire, premier stade de ce mépris colonial, qui passera ensuite, et dans la foulée, de la distinction des « respectables-dialectes-dans-le-vénérable-système-des-langues-africaines-incomparables » à des graphies/phonies à vraie valeur d'usage. Etant passé d'un contexte de compagnies concessionnaires sauvages, à la belge, à une africanisation des cadres plus ou moins largement et rapidement « concédée », autant ne pas déranger les susceptibilités au risque de réveiller des velléités authentiquement friandes de nationalisations. Alors vive les grands ensembles linguistiques autochtones, pourvu qu'ils ne viennent pas déstabiliser l'échange inégalitaire, en soutenant par exemple les revendications territoriales de populations, traitées en ethnies à protéger,

empêcheuses de forer en rond. Ce n'est alors pas tant le kikuyu, le bakongo ou le swahili qui dérangent, que l'association de leur usage, devenu folklorique ou touristique, avec un collectivisme du plus mauvais effet, auprès des jurys de prix internationaux par exemple, lorsqu'il s'agit de reconnaître le génie de la « pensée nègre ». Parler des « dépossédés » dans la langue des nouveaux possédants semble le paradoxe le plus parlant de cette situation « néo-coloniale », où les plus ardents défenseurs de l'authenticité noire doivent passer sous les fourches caudines de l'universalisme multicolore, quelle que soit par ailleurs la nuance que l'on trouve sous cet arc-en-ciel consensuel, où l'absence de couleur, constitutive du noir et du blanc, s'opposait déjà virtuellement depuis que F. Fanon les avait eu décrites comme le duo principal de la farce tiers-mondiste.

Car ce n'est pas le Tiers-monde pour tout le monde, à commencer pas pour ceux qui invoquent un « tout-monde » comme panacée à opposer aux anciennes globalités surannées. Ils ne vivent pas souvent dans cet euphémisme des Sud, inventés par eux pour ne pas dire « pauvres », puisque riches de leurs cultures inestimables, position hautement ironique du fait même des dégâts qu'ils ont causés ou qu'ils peuvent encore infliger auxdites cultures par leurs « bricolages » conceptuels postmodernes. Il est ainsi devenu « incontournable », au moins depuis le « Cultural Turn » des années 1980, arrivé, comme la Crise de 1929, un peu plus tard en France qu'ailleurs, pour analyser par exemple les concepts pré-fabriqués de « francophonie » ou de « littérature négro-africaine d'expression française », de déployer les idées nativistes, mais paradoxalement dédouanées par la mondialité, issues des écoles indiennes ou french-théoriques, plongeant elles-mêmes dans la négation d'une histoire traumatique par une structuralité plus rassurante. Ou comment associer l'atemporalité de l'intuition bergsonienne « post-co-